

Miguel Berlanga, Sylvio Boudreau, Yvan Dutrisac, Pierre Pelletier, Yves Larocque, *Cinq zones*, Galerie Work Scene, Toronto, du 22 juin au 10 juillet 1993

Pierre Karch

Number 73, September 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42967ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Karch, P. (1993). Review of [Miguel Berlanga, Sylvio Boudreau, Yvan Dutrisac, Pierre Pelletier, Yves Larocque, *Cinq zones*, Galerie Work Scene, Toronto, du 22 juin au 10 juillet 1993]. *Liaison*, (73), 37–37.

Miguel Berlanga, Sylvio Boudreau, Yvan Dutrisac, Pierre Pelletier, Yves Larocque, **Cinq zones**, Galerie Work Scene, Toronto, du 22 juin au 10 juillet 1993.

Cinq artistes de la région d'Ottawa regroupent certaines de leurs oeuvres les plus récentes, sous le titre accrocheur de **Cinq zones**, comme cinq continents, bien définies par leurs (t)rances de couleurs. S'il y a des rapports entre elles, je ne reconnais aucun métissage.

La zone où se cantonne – pour l'instant... – Pierre Pelletier, dont les oeuvres tridimensionnelles ne sont pas sans rappeler les peintures «all-over» de l'Américain Sam Francis qui juxtapose, comme lui, les couleurs primaires par petites touches, est celle du «rire de la pensée délinquante». La formule, empruntée à Baudrillard, est un aveu partagé. C'est aussi une invitation personnelle, puisque l'artiste «désire farouchement que tous et toutes soient des humains qui se créent» (Catalogue de l'exposition, 3 \$). La porte de ce monde poétique, où les panneaux de signalisation sont *Tout rouge de désir*, *Lèvres aux rires*, *Grand jour vient comme émotion* et *Le Quotidien fraise* est ouverte. Toute grande.

Yves Larocque, avec des oeuvres où le cadre, partiel ou entier, présente comme un ostensor des tableaux à motifs religieux (*Et le Verbe se fit chair*, *Crucifixion*, *Fuite en Égypte*, *Nativité trinitaire*), nous propose un retour au XV^e siècle italien, revu, réduit à quelques signes, ce qui reste peut-être de lien entre ce siècle de foi ardente, réchauffée par une sensualité frénétique, et le nôtre où l'ambition commune est de pitonner sur un clavier de plastique et faire l'amour en caoutchouc. Là où le message saute aux yeux, c'est devant *Nature morte au B-52* où figure, au centre, une tête de Christ qui se désincarne en crâne, alors que, tout autour, la toile est enveloppée de noir, signe de deuil pour cette nature morte, la nôtre, détruite par des bombardiers qui s'en prennent autant à nos vies qu'à nos croyances.

Le monde de Sylvio Boudreau, qui anime ses quartiers de chair vive comme le britannique Francis Bacon, est celui des émotions. Les siennes sans doute, car pour ce qui est de son époque... Où trouve-t-on, en effet, aujourd'hui un «corps de femme demandant à être regardé» (Catalogue de

l'exposition) ? L'érotisme de toiles comme *Femme au sommeil* ou *Torse en mouvement* vient de l'esprit de l'artiste dont le modèle sort tout nu de son cerveau ou de sa cuisse comme Pallas Athéna de celle de Zeus. Et quand je dis «cuisse», je fais comme les Grecs de l'Antiquité : je suis poli.

L'univers de Miguel Berlanga est moins défini que celui des autres, plus volontiers énigmatique. Je prends, à titre d'exemple, cette citation gravée dans le mur même de la galerie, comme s'il était de pierre : «... afin qu'ils puissent bien regarder mais sans vraiment voir, qu'ils puissent bien entendre mais sans vraiment comprendre». Le spectateur est averti. Aussi, quand il se trouve devant un cadre noir vide, portant le titre *Et in Arcadia ego*, ce même spectateur se dit que, si l'artiste est en Arcadie, il s'y trouve sans doute avec son Virgile sous le bras et l'oeuvre à faire. L'univers de Berlanga me paraît plus éloigné encore que celui des quatre autres de la pensée cartésienne qui rationalise tout, qui fait que comprendre équivaut à prendre possession de la chose étudiée. Ici, l'observateur doit se laisser prendre par l'objet, ce qui est la démarche contraire. Pas facile à faire. On ne se débarasse pas de ses habitudes mentales si facilement que cela et, faute d'avoir compris, on risque de ne pas aimer, par dépit plus que par conviction. Ce serait dommage, car rompre, ne serait-ce qu'un temps, les mécanismes de la connaissance, cela est déroutant, soit, mais permet de faire l'expérience de la créativité, la vraie.

Yvan Dutrisac est encore plus subversif, car il part de la photographie pour reconstruire le réel à «son» image et nous le faire voir comme lui le voit. Pas de trucage, à proprement parler. C'est plutôt un travail de re-création à partir de matériaux récupérés – le monde perdu ou tout près de l'être qu'est le nôtre – auxquels il donne un sens nouveau. *Suppression*, c'est l'ombre de buildings qui supprime tout ce qui est à leur pied. *Péto-Lif-Air* nous force à faire les rapprochements qui s'imposent entre les raffineries et les vies qu'elles menacent en polluant l'air ambiant.

Ces artistes offrent des représentations de mondes possibles, le nôtre n'étant de toute évidence pas le meilleur. C'est assez pour redonner goût à la vie et découvrir chez eux ou en dedans de soi une chance de renouvellement.

PIERRE KARCH

